

>>> que l'on rejette, on se crée le sien, par les actes davantage que dans les idées. Comme le dit un slogan emprunté à la société de consommation américaine : « *Just do it!* » La défiance des Américains vis-à-vis de l'État ne date pas d'hier. Elle s'exprime dans *La Désobéissance civile*, un pamphlet de Thoreau : « *De grand cœur, j'accepte la devise: "Le gouvernement le meilleur est celui qui gouverne le moins" et j'aimerais la voir suivie de manière plus rapide et plus systématique. Poussée à fond, elle se ramène à ceci auquel je crois également: "que le gouvernement le meilleur est celui qui ne gouverne pas du tout".* » Si l'on devient en quelque sorte le chef de son propre petit État, quel besoin d'un gouvernement ? Pour Thoreau, « *il faut au peuple des machineries bien compliquées – n'importe lesquelles pourvu qu'elles pétaradent – afin de répondre à l'idée qu'il se fait du gouvernement* ».

Lorsqu'on décide de ne plus dépendre que de soi-même, la question des besoins les plus basiques se pose très vite. La fierté d'arriver à survivre transparaît tant dans les écrits de Thoreau – qui consacre de longues pages à la question – que dans le discours de Cornelius. Une fierté d'autant plus grande que l'on évite compromis et compromissions.

« *Notre société, accuse Caveman, sacrifie ses ressources pour des raisons financières, alors qu'on est déjà endettés à mort. Et c'est pour ça que le pays est si détraqué.* » Dans *Amérique*, Baudrillard remarquait déjà que « *la hantise américaine, c'est que les feux s'éteignent. Les lumières brûlent toute la nuit dans les maisons. Dans les tours, les bureaux vacants restent illuminés. Sur les freeways, en plein jour, les voitures roulent tous phares allumés. Dans Palms Ave[nue] à Venice, une petite grocery où on vend de la bière, dans un quartier où personne ne circule après sept heures du soir, fait clignoter sa publicité au néon vert et orange toute la nuit, dans le vide.* » Caveman, qui se souvient du mépris avec lequel le considéraient certains de ses congénères citadins, est convaincu que son mode de vie lui a permis d'accéder à plus de lucidité : « *En ville, on ouvre un robinet sans réaliser combien de litres on consomme, on allume la télé sans savoir l'énergie que cela représente. Les gens ne se préoccupent pas de la quantité de déchets qu'ils produisent, parce qu'ils n'ont aucune idée de leur impact. Ils les sortent et ils disparaissent. Nous, on doit les évacuer nous-mêmes dans notre van. Si on gâche, on aura plus de travail. Et si on utilise plus d'eau que nécessaire pour laver une assiette, à la fin du mois, on devra en acheter plus. Donc on recycle tout ce qu'on peut. On brûle même le papier pour en faire des cendres qu'on utilise pour nos toilettes sèches.* »

Sans aller jusqu'à adopter le kit de survie de Cornelius et de Caveman en cas de fin du monde, certains citadins ont eux aussi choisi d'adhérer aux principes de la décroissance plutôt que de dépenser toujours plus, sans compter. Particulièrement en Californie. Lorsqu'on parle de la société de consommation aux décroissants américains, le nom de Walmart revient souvent. La chaîne de supermarchés, plus gros employeur du pays, est réputée pour interdire toute activité syndicale et pour le gigantisme de ses magasins, ouverts 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7. Elle représente l'idéal américain de l'abondance, avec toujours plus de produits, dans des quantités toujours plus spectaculaires.

« Tellement nombreux sur cette planète »

À San Francisco, dans la foulée de la contestation des années 1960 et du mouvement hippie, de nouvelles façons de consommer existent depuis longtemps. Dans le quartier populaire et bohème de Mission, la coopérative végétarienne *Rainbow Grocery* vient de fêter son quarantième anniversaire. Ses employés en sont aussi les propriétaires. Ils tracent depuis quatre décennies une autre voie que celle des Walmart. « *L'une des choses qui nous différencie d'un supermarché ordinaire, explique Mebinchi Flucker, l'un des copropriétaires du magasin, c'est que nous avons beaucoup de produits en vrac. L'idée a toujours été d'apporter de la nourriture de qualité bon marché et accessible au quartier de Mission. L'un des moyens pour y arriver était de se débarrasser des emballages.* »

Dans les rayons colorés de la coopérative, les clients de la *Rainbow Grocery* interrompent volontiers leurs emplettes pour nous expliquer pourquoi ils font leurs courses ici. Un choix qu'ils relient inévitablement à leurs convictions, sans forcément savoir ce que recouvre cet étrange terme de « *degrowth* » (« décroissance »). « *Aujourd'hui, on est tellement nombreux sur cette planète qu'on doit trouver une meilleure façon d'utiliser nos ressources, faire du compost et recycler, explique Molly, trentenaire coiffée de longues dreadlocks. Chaque petite chose compte. Personne n'a le pouvoir de changer le monde, mais à notre échelle, en jetant une bouteille ou un sac plastique de moins, nous essayons de préserver des ressources.* » Meredith, sexagénaire tirée à quatre épingles, a, elle aussi, revu sa manière de consommer. « *Comme les employés sont propriétaires, j'ai confiance. Je n'irai plus dans des hypermarchés qui volent les gens. Actuellement, j'habite dans un petit studio et je n'ai plus que les choses dont j'ai besoin. C'est une question de prise de conscience: le monde est un petit village et nous sommes tous sur le même bateau. Il faut que les gens comprennent que "less is more" ["moins, c'est plus"].* »

Will, 43 ans, Afro-Américain venu d'Oakland, de l'autre côté de la baie, renchérit en entendant la conversation derrière les étals de fruits. « *On est conditionné à croire que plus, c'est mieux ! Il ne s'agit pas forcément de consommer moins, mais de consommer mieux, en se débarrassant des OGM. La durabilité crée l'abondance pour tout le monde. Mais beaucoup d'Américains ne pensent même pas à ce genre de choses, c'est encore un concept européen. À l'époque de l'esclavage, le propriétaire gagnait 475 fois ce que gagnait un esclave, et je lisais que, aujourd'hui, le ratio est exactement le même entre les Américains les plus riches, les P-DG, et leurs employés.* »

De la simplicité!

Dans le quartier de Haight-Ashbury, épicerie du *Summer of Love* de 1967, Cheryl, qui a de faux airs de Janis Joplin, travaille bénévolement à la librairie anarchiste *Bound Together*. Près de cinquante ans après l'âge d'or des hippies, elle reste elle aussi fidèle à cette philosophie. « *Je suis convaincue que "less is more" ! Aujourd'hui, les Américains achètent une quantité d'habits monstrueuse, dont la production est délocalisée à l'autre bout de la planète. Ils rêvent d'acquérir des milliards d'objets, sans que cela ne les rende véritablement*

Salton Sea, un lac si pollué que ses berges sont jonchées de cadavres de poissons (ci-dessous), se trouve juste à côté de Slab City, ancienne base militaire abandonnée (en bas).

